



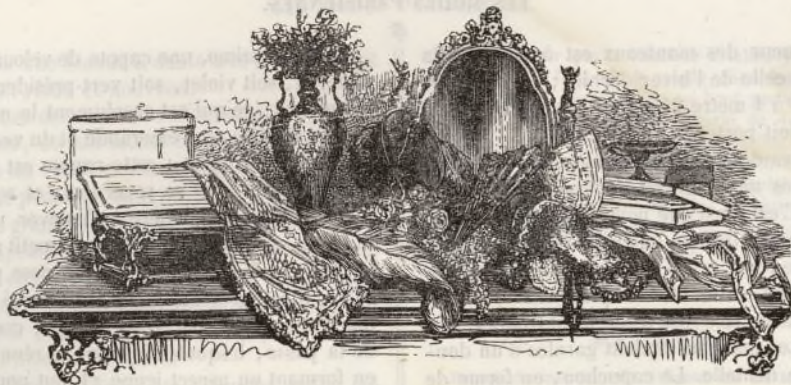
397.

LES MODES PARISIENNES

*Chapeau et Coiffure de M.^{lle} S. Laborde, rue Richelieu 77.
Lingerie de M.^{me} Colas, rue Vivienne 47. — Chaussures de Meiev, rue Trenchet 7.*

*Paris chez Aubert et C^{ie} Place de la Bourse.
Ayuntamiento de Madrid*

Imprimé par Moinet, rue Pavée 11, Paris



LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. — MANETTE (5^e partie), par LÉON GOZLAN. — CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



APRÈS la grande disette d'objets de toilettes nouvelles que nous venons de subir pendant les mois d'août et de septembre, arrive l'abondance, et l'abondance en belles étoffes, gracieux chapeaux, manteaux, robes, lingerie. Nous en sommes à l'embaras du choix.

Il a déjà été question, dans notre dernier article de modes, des étoffes de soie nouvelles, robes-redingotes à disposition :

- Droguet broché;
- Satin à la reine chiné.

Après ces belles et riches étoffes, viennent les damas riches, les damas modestes, les rayés satinés;

— Puis enfin les étoffes de laine : armure pour redingotes à disposition;

— Redingotes de mérinos brodées devant en lacets et soutache;

— Redingotes brodées au passé; et encore les mérinos unis, dont on fait des robes-redingotes ornées devant de sept ou neuf rangs de très-petits galons de soie posés en montant.

Quant aux manteaux, c'est un véritable déluge de modèles riches en velours ou satin reps.

La forme paletot un peu ample est toujours adoptée pour manteaux de velours. Cette forme varie, sans toutefois quitter son caractère primitif. Ainsi, à sa jupe unie, s'adapte un mantelet-châle qui sert des côtés à former manches et qui se prête à des ornements nouveaux. Tel est le manteau dont nous donnons le patron et le dessin sur la feuille de patron jointe au premier numéro du mois d'octobre. Ce modèle a beaucoup de succès; il sort de la maison Couchonnal, qui a vu sa clientèle s'augmenter de manière à nécessiter l'agrandissement de ses magasins, maintenant transférés rue Richelieu, 79, dans la magnifique maison du coin de la rue Ménars.

Les paletots de velours uni se garnissent, cette année, de belles dentelles de laine surmontées d'une large dentelle-passementerie. Cette garniture se compose de deux et quelquefois trois rangs d'inégales hauteurs. Les manches, très-larges du bas, en entonnoir, sont garnies d'un double rang de dentelle ayant en tête la même passementerie-dentelle.

Nous avons dit qu'on brodait des manteaux de velours nacarat et pain-brûlé, surtout le fond, de fleurs-guirlandes au passé, ou plutôt fleurs-ramages, car elles se tiennent toutes par un point de chaînette : leur ornement se compose de franges surmontées d'une haute tête de passementerie; leur doublure est en satin blanc.

La longueur des manteaux est à peu près la même que celle de l'hiver dernier ; elle varie de 4 mètre 20 à 4 mètre 23, selon la grandeur de la taille qui doit porter le manteau.

Les sorties de bal en cachemire blanc s'ornent de broderies au passé ou de dentelles de laine blanches. C'est ainsi que nous avons vu une sortie de bal ou de théâtre en cachemire blanc doublée de soie rose, ornée d'un haut volant de dentelle de laine surmonté de plusieurs rangs de petits galons de soie rose légèrement froncés, dits à *fil tiré*. Les manches étaient garnies d'un double rang de dentelle. Le capuchon, en forme de burnous, est bordé d'un haut volant destiné à voiler le haut du visage.

En manteaux simples, on remarque ceux en cachemire gris-souris en forme de petit pardessus du haut, avec jupon plus ample. Ils se doublent en soie bleue. Quelques-uns sont ornés d'une passementerie bleue surmontée d'un gros pois brodé en soie bleue : ce pois fait bordure-guirlande ; ils sont très espacés les uns des autres.

Ce même genre de manteau est fort à la mode pour petites filles de quatre à dix ans.

Il y a encore foule de manteaux de satin royal et de satin reps ornés de passementerie, de velours frappé ou de ruban à fil tiré.

Les magasins des *Fabriques de dentelles françaises et belges* (1) ont de très-beaux modèles de mantelets, petits pardessus et manteaux de velours brodés ou garnis de dentelle. Ces modèles représentent les modes de la haute élégance parisienne. Nous y avons vu de petits pardessus de velours noir, nacarat, brodés entièrement, qui seront charmants sur une demi-toilette pour assister aux représentations théâtrales.

Une toilette simple et nouvelle se compose d'un jupon de moire noire ou de satin à la reine avec corsage-veste en velours noir ; lorsque nous disons corsage-veste, il faut comprendre corsage à basques.

Sur les robes de mérinos ou de cachemire brodées devant, on ajoute souvent un pardessus en pareil très-richement brodé devant, au bas, aux bords des manches, de la même broderie que celle de la robe.

Mais arrivons à l'un des points les plus importants des modes nouvelles, les chapeaux !

Il faut voir en ce moment les salons de nos bonnes modistes ; il y a révolution complète dans les fonds de capotes.

Les demoiselles Romain (2) viennent de faire paraître quelques modes destinées à faire sensation dans le monde vraiment élégant.

Nous allons tâcher d'en donner la description aussi exacte que possible.

(1) Rue Vivienne, au coin du boulevard.

(2) Rue de la Chaussée-d'Antin, 48.

— C'est, primo, une capote de velours en deux nuances, soit violet, soit vert-président ou vert-Chambord, ce qui est absolument le même vert ; ce vert tient du vert-émeraude et du vert-de-gris, enfin vert ou violet : cette capote est froncée et ornée de biais qui se regardent, et sont légèrement froncés de manière à s'enlever un peu ; ce biais est séparé du milieu par un petit rouleau de velours. Le fond de la capote ne pose pas sur un rond, il est en étoffe simple et traversé d'une manière charmante par trois froncés, comme ceux de la passe, lesquels viennent se réunir derrière en formant un aspect jeune et tout nouveau. Ces capotes sont ornées, du côté gauche, par deux petites plumes nouées aux bouts de brins de marabouts.

— Puis viennent : un chapeau de velours nacarat en velours frappé, de telle sorte que cela fasse l'effet d'un quadrillé de chenille posé sur du satin ; une jolie fleur en velours de la couleur du chapeau est posée du côté gauche ;

— Une capote faite en ruban, que nous appellerons droguet, car il est quadrillé dans le genre de l'étoffe de ce nom, en couleur gris-castor ; sa passe est composée de ruban froncé à plat, chaque largeur de ruban séparée par une ruche froncée en ruban ; cette ruche, comme celles des chapeaux de velours, n'a pas plus de quatre à cinq centimètres de largeur ; le fond est aussi garni dans le même genre que les fonds des capotes en velours, avec cependant une petite nuance qui échappe à l'analyse. Cette capote est doublée de velours épinglé rose recouvert d'un froncé de tulle, ce qui lui donne une nuance douce très-seyante ; au bord, en dessus, est un petit biais double, c'est-à-dire qui se regarde, bordé de chaque côté par une petite blonde qui s'enlève et donne beaucoup de grâce à la passe. Dire combien cette capote est charmante est chose impossible !

Une capote de velours épinglé rose est garnie de petits froncés doubles bordés, de chaque côté, par une petite dentelle noire à dents très à jour ; le fond souple est rentré par places, comme par un travail d'abeilles ;

— Puis des capotes de satin ornées de velours épinglé, avec ces délicieux fonds cités plus haut, interprétés dans le même style avec ornements différents.

Une nouveauté qui a aussi un cachet de bon goût est un bonnet fait entièrement avec des rubans guipures. Au premier abord, ce bonnet semble en dentelle et ruban, parce que le ruban, dont le milieu est en satin, a des bords blancs découpés à dents aiguës très à jour ; ces rubans forment le fond, puis viennent de chaque côté se grouper en nœuds fort élégants.

Nous citerons encore quelques jolis bonnets de blonde, fonds ronds jetés sur des branches de

fleurs dans une blonde à dents très-accusées, et d'un travail riche et nouveau.

Les formes des capotes des demoiselles Romain sont petites, ou du moins le paraissent-elles, parce que les fonds peuvent leur donner cet aspect : c'est peut-être là le secret de leur charme, car jamais grand chapeau n'a paru jeune.

Des chapeaux passons aux fleurs, puisque de ces deux objets de parure résultent quelquefois des mariages si bien assortis, qu'on ne sait s'il faut admirer plus la forme d'une capote ou son gracieux ornement de fleurs.

Chez madame Tilman (1), où nous avons été observer la question, le choix des fleurs était nombreux, c'est-à-dire varié à l'infini.

Dans ces magasins, nous avons trouvé toutes les jolies fleurs d'eau en velours qui doivent s'assortir aux chapeaux et aux capotes ;

— Des branches de liserons légères devant s'enrouler dans la blonde pour former des coiffures : ces liserons sont en velours de toutes nuances.

Pour le même usage, il y a des bouquets de fleurs de pommier blanc-rosé et roses ;

— Les fleurs de fantaisie à feuillage de satin ;

— De très-gracieuses guirlandes dites *naïades* en fleurs mélangées feuillages de roseaux ;

— Des coiffures à l'italienne composées de trainées d'herbes différentes et fleurs des haies ;

— Enfin de somptueuses guirlandes en fleurs de velours de couleurs foncées et feuillage d'or ;

— Des pensées de velours extrêmement larges dont on fait des coiffures, et qui se disposent aussi en bouquets pour capotes et pour bonnets.

Nous aurions encore à donner des descriptions de fleurs ; mais elles nous entraîneraient à un trop long chapitre ; tout ce que nous pouvons affirmer, c'est que madame Tilman est en première ligne comme fleuriste par ses premières nouveautés de de l'hiver.

Il nous faudra revenir souvent sur ces objets de parure du soir et du matin dont se composeront les toilettes d'hiver ; ce que nous tâcherons de faire avec la plus scrupuleuse exactitude, qui est, nous le croyons, le vrai et seul esprit du premier-Paris d'un journal de modes.

LOMÉNIE DE V.

Détails du Dessin.

Coiffure de dentelle ornée d'une guirlande de feuillages de vigne et grappes de fleurs roses. Robe de taffetas chiné, à deux jupes, la seconde découpée à l'emporte-pièce. Le corsage est très-ouvert devant, bordé d'un double revers de taffetas découpé ; ce revers est froncé légèrement, de manière à rabattre plat sur le corsage. Les manches finissent aux coudes et sont garnies d'un volant à tête ; sous ces manches sont des engageantes en dentelle.

Chapeau de velours violet, violet dessus et dessous.

(1) Rue de Ménars, 7.

C'est par erreur que le coloriste a laissé le dessous du chapeau blanc. Le fond est souple, dit à fond de capote ; de côté est une plume nouée au bout par des brins de marabout. Mantelet de velours garni de deux rangs de dentelle de laine haute de trente-cinq centimètres, surmontés de trois rangs de galon de soie froncé à fil tiré. Les mêmes entourent les devants du mantelet. Redingote de damas. Sous-manches fermées en batiste de fil fermée par des doubles boutons en or, ou, pour mieux dire, deux boutons en esclavage, et non en boutons à tête double.

PATRONS.

Patron de manteau de velours ou de satin garni de dentelle de laine surmonté d'une passementerie en forme d'anneaux enchaînés. Ce manteau est très-joli simplement garni de passementerie ; dans ce cas on peut le tenir un peu plus long. Comme à l'ordinaire, les lettres semblables indiquent les endroits qui se joignent.

Différentes broderies dont l'explication est la feuille même.

MANETTE.

(SUITE.)

— Quelle histoire ! dit Leveneur en faisant dix mouvements à la fois pour n'avoir pas l'air d'être attentif à ce qu'il entendait ; se coupant du pain, se versant à boire, cherchant le sel, le poivre, regardant sous la table comme s'il eût laissé tomber quelque chose. Cet homme terrible, qui eût tué un homme pour un oui ou pour un non, s'efforçait de paraître calme au moment où on l'accusait devant sa famille d'être un assassin.

— Ce n'est pas tout, poursuivit l'implacable Lanisette.

— Comment ! ce n'est pas tout ?

— D'autres disent...

— Je suis curieux de savoir ce qu'ils disent...

— Que vous êtes sorcier.

— J'aime mieux cela.

Cette fois l'éclat de rire de Leveneur fut un peu moins faux.

— Sorcier ! s'écria Manette. Qu'ont-ils pour accuser mon père de tant de manières ?

— Oui, mademoiselle, comme je bois à la chère vôtre, ils prétendent qu'il n'est pas naturel que, dès qu'il y a une bonne affaire à traiter à cinquante lieues de Saint-Faréal, votre père en soit prévenu le premier et se présente avant les autres ; qu'il n'est pas ordinaire que, lorsque le blé va augmenter sur les marchés, votre père achète deux mois d'avance tous les grains, comme s'il lisait dans la pensée des fermiers.

Madame Leveneur était visiblement mal à l'aise ; elle regardait son mari pour lui emprunter une contenance. Leveneur ne laissait plus rien paraître sur son visage.

« Décidément ils ne savent rien et ils ne sauront jamais rien, » pensa-t-il.

— Ils disent encore que, dès qu'il y a un bon placement d'argent à faire, M. Leveneur le sait le premier; qu'ainsi tout dernièrement il a fait une rente viagère de six mille francs à une personne qui n'avait que quarante ans pour un bien de quatre-vingt mille livres seulement, et lorsque nulle autre n'osait donner mille écus. Eh bien! au bout de six mois, cette personne s'est tuée... Qui avait dit cela à M. Leveneur? où avait-il lu que cette personne avait le projet de se tuer?

A ces mots : où avait-il lu que cette personne avait le projet de se tuer, Leveneur perdit de nouveau son sang-froid; il fut encore un instant troublé, et, sans nécessité, il dit à sa fille :

« Va chercher du vin de Champagne.

— Mais il y en a deux bouteilles sur cette table, fit observer Manette, à qui le trouble de ses parents n'échappait pas.

— Je te dis d'aller à la cave chercher du vin de Champagne; il sera plus frais. »

Cet ordre fut accompagné d'un regard effrayant. Manette obéit.

— A ce compte, je serais ou un voleur, ou un assassin, ou un sorcier, répliqua avec calme Leveneur, qui eut le bon sens de ne pas chercher à repousser cette triple supposition par une réfutation en règle. D'ailleurs le pauvre Lanisette ne tenait pas le moins du monde à épouser les opinions dont il se constituait l'écho.

Aussi rien ne fut plus facile à Leveneur que de lui retirer ce terrible sujet de conversation.

« Voyons, Lanisette; lui dit-il, n'oublie pas que je t'ai placé à table auprès de ma fille.

— Je ne l'ai pas oublié.

— Tu pourrais être plus attentif.

— Elle mange à peine et elle ne veut jamais boire.

— Cause avec elle comme si tu devais être un jour mon gendre.

— Vous me dites cela un peu tard, père Leveneur, j'ai en ce moment la tête comme un muid après les vendanges; il me semble que je descends la côte sans avoir mis le sabot.

— La voici!... à ton poste.

— J'espère, mademoiselle, dit Lanisette forcé d'être aimable à brûle-pourpoint, que voilà du champagne qui ne sera pas naturel dans un instant.

— Pourquoi cela? demanda Manette.

— Parce qu'il sera mêlé à Lanisette.

— Bravo! dit le père Leveneur, c'est comme qui dirait une farce, un calembour.

— Je n'en sais fichtre rien, répliqua le conducteur; mais à propos de farce, dit-il en regardant Manette de cet œil qu'il clignait si amoureuxment, je vais vous en dire une de mon ancien patron,

M. Jorry, le maître de poste de Prévaillon. Ah! elle est bonne, celle-là!

— Mon Dieu! qu'il se fait tard! pensait Manette, il n'y aura plus de lumière à la croisée!

— M. Jorry donc... Où en étais-je déjà? père Leveneur, votre petit blanc est perfide. Ah! m'y voici : M. Jorry avait comme vous, monsieur Leveneur, un beau rosier de fille à marier; on supposait qu'elle aurait une fière dot avec ça, et des espérances en vignes, en maisons, bref, le tremblement; car le père Jorry est, comme le père Leveneur, cousu d'or et de propriétés... Ah! pardon, père Leveneur, je ne me croyais pas chez vous.

— Va toujours, mon garçon.

— A votre bonne santé, monsieur, madame et mademoiselle!

Manette se leva et alla demander tout bas à sa mère la permission de se retirer; il allait être minuit.

Leveneur, ayant deviné le motif pour lequel sa fille avait quitté sa place, lui fit un geste impératif, et elle alla se rasseoir. Elle pensa tristement qu'elle ne verrait pas la chère petite lumière de Saint-Michel-hors-les-Bois

Lanisette poursuivit :

« Mais voilà que le père Jorry répondit un jour à un avocat qui lui demandait sa fille : Je veux bien la donner, mais je vous préviens qu'elle n'aura pour dot que ce que m'a rapporté depuis vingt ans un troisième cheval toutes les fois que je n'en ai fourni que deux aux voyageurs.

— C'est-à-dire que vous ne lui donnez rien du tout pour dot? répliqua l'avocat mystifié par cette réponse. Il tira sa révérence et ne parla plus d'épouser la fille à Jorry.

» Après l'avocat se présenta un médecin. Il royaît aussi entortiller le maître de poste.

— Ma fille vous plaît, prenez-la; mais sachez, lui dit-il comme à l'avocat, qu'elle n'a pour dot que ce que m'a rapporté depuis vingt ans le troisième cheval toutes les fois que je n'en ai fourni que deux aux voyageurs.

— Vieux bouffon! s'écria le médecin, qui n'épousa pas plus que l'avocat la fille de mon ancien patron.

» Mais un malin eut son tour, un conducteur comme moi, qui dit au père Jorry :

— Père Jorry, donnez-moi votre fille, et je ne vous demande que ce que vous a rapporté depuis vingt ans le troisième cheval toutes les fois que vous n'en avez loué que deux, ou le quatrième quand vous n'en avez loué que trois, ou le cinquième quand vous n'en avez loué que quatre.

— Prends-la, lui dit le père Jorry en l'embrassant; épouse ma fille, c'est toi qui la mérites, puisque tu as compris celui qui veut être ton beau-père; tu es du métier... Qu'en dites-vous, mademoiselle?

— Je dis, monsieur Lanisette, que l'histoire est

fort jolie, mais que je ne la comprends pas plus que l'avocat et le médecin.

— Et voilà ce que c'est, dit M. Leveneur de ce ton de moquerie qui lui était familier, d'être aussi savante qu'un médecin et qu'un avocat; d'avoir appris le dessin, la musique, la danse, et quoi encore? pour ne pas savoir que les maîtres de poste font payer aux voyageurs, par un usage qui n'a jamais changé, un cheval en plus de ceux qu'ils leur fournissent: cheval fabuleusement supplémentaire, que personne n'a jamais vu, et qui est pourtant le plus clair et le plus beau de leurs bénéfices! Mais Lanisette aura le temps de vous apprendre cela quand vous serez... Suffit, dit M. Leveneur, et se tournant vers le conducteur: Mon bon Lanisette, il faut l'excuser, on lui a appris le latin. Vous pouvez vous retirer. Nous avons, votre mère et moi, à causer longuement de vous avec M. Lanisette.

Manette, retenant deux grosses larmes dans ses yeux, se leva et alla embrasser son père et sa mère.

« Et Lanisette? dit M. Leveneur en lui désignant la joue écarlate du conducteur.

— Jamais, mon père! jamais! »

Et, d'un mouvement plein de noblesse, Manette prit un des flambeaux posés sur la table, et se retira avec un telle dignité que Leveneur, cloué sur sa chaise, ne fit entendre un ricanement de colère que lorsque sa fille franchissait déjà les premières marches de l'escalier.

Madame Leveneur tremblait comme une personne nerveuse à l'approche d'un orage. Lanisette, qui avait aussi reçu la commotion de cette noble sortie, finit par dire:

« C'est une jeunesse délicate, faut des ménagements, père Leveneur. »

Un trentième verre de vin le consola de l'absence du baiser.

Comme pour se venger d'un acte de rébellion que dans son âme il attribuait à sa femme, Leveneur dit aussitôt que Manette ne fut plus présente:

« Madame Leveneur a jeté les yeux sur toi, mon garçon, pour être le mari de notre fille Manette.

— Va pour Manette, » dit Lanisette, qui était trop niais pour s'étonner d'être si heureux.

Alors commença entre les trois personnages restés à table un entretien qui se prolongea jusqu'à deux heures après minuit, et dont la conclusion fut que Manette épouserait Lanisette dans un mois.

« Allons! dit Manette en entrant tout émue dans sa chambre, il est trop tard. » Elle attendit encore quelques instants; mais, ne voyant pas de lumière répondre à celle de son appartement, elle répéta: Il est trop tard! Son visage était pâle, frémissant, bouleversé. Elle s'assit, se leva dix

fois dans la même minute. « Oh! s'écria-t-elle enfin, que j'aurais désiré lui apprendre combien je souffre! Me marier à un cocher, à un homme qui boit, qui joue, à ce... Mon Dieu! c'est peut-être un honnête jeune homme; mais je ne l'aime pas, je ne l'aime pas! plutôt la mort! A qui dire mes peines? murmurait encore Manette le cou tendu vers la croisée dans l'espoir de voir s'enflammer un point de l'horizon. Ma bonne mère ne voudrait pas me marier malgré moi, je le sais, mais elle n'ose pas avoir l'ombre d'une volonté devant mon père... Eh bien! j'aurai de la force toute seule. Je dirai à mon père: Non! non! non! tuez-moi, et il me tuera; je me laisserai faire. » Après ces paroles, coupées de piétinements nerveux, de hoquets étouffants, et mêlées d'abondantes larmes qui ruisselaient en perles d'argent sur sa jolie toilette, Manette, vaincue par la douleur, allait s'agenouiller pour dire sa prière, lorsqu'elle entendit frapper deux petits coups au carreau de sa croisée.

« C'est le vent, pensa-t-elle, qui pousse les branches des peupliers contre la maison. Mais ce soir il n'y a pas de vent, » se dit-elle presque aussitôt. Les deux coups se répétèrent. Elle se leva cette fois, alla hardiment à la croisée; elle souffrait trop pour songer à la peur. Elle ouvre. A la clarté des étoiles, elle distingue le visage d'Engelbert.

« Vous? » mais l'étonnement ôta la parole à Manette.

Monté sur un arbre, le dessinateur de la fabrique de Saint-Michel-hors-les-Bois s'était avancé jusqu'au bord de la croisée à la faveur d'une longue et solide branche sur laquelle il s'assit.

« Merci! lui dit Manette en lui tendant la main, merci d'être venu!

— Mais qu'avez-vous, vous êtes émue...

— Oui, je le suis... Mais comment avez-vous su que j'étais mal, que je souffrais? Oh! oui, je souffre beaucoup...

— Hier, vous avez allumé trois bougies; il était convenu entre nous que c'était un signe de douleur...

— Mais je l'ai retiré aussitôt, ce signe...

— N'importe! cela m'a causé un pressentiment. Ensuite... mais parlez-moi de vous.

— Ce pressentiment ne vous a pas trompé. On veut me marier... Vous le voyez, je suis déjà parée.

— Vous marier! ce n'est pas possible.

— Non, ce n'est pas possible! ce n'est pas possible! » murmura Manette avec une volubilité fébrile.

Pendant quelques minutes, les deux jeunes gens restèrent plongés dans une consternation muette: Manette les yeux levés vers le ciel, qui était d'une rigidité effrayante ce soir-là par le froid qui régnait; Engelbert le front penché sur sa poitrine. Cette scène de douleur et d'amour à

une croisée et sur un arbre blanc de givre offrait le caractère mystique et rêveur des peintures de Cornelius et d'Overbeck. Ni l'un ni l'autre des deux amants n'avait songé à cette crise si fatale et pourtant si naturelle, mais à quoi avaient-ils songé? s'étaient-ils dit seulement qu'ils se marieraient? Leur espérance s'envolait avant même qu'ils eussent pensé à se faire une espérance, de même qu'un oiseau sort d'une cage qu'il a trouvée ouverte et où personne n'a songé à l'enfermer. Rompant le premier le silence :

« Qu'allons-nous devenir? dit Engelbert.

— Conseillez-moi, répondit Manette, car je n'ai pas ma tête en ce moment.

— Si vous refusiez de vous marier?...

— Ne vous ai-je pas dit ce qu'est mon père? son caractère despotique, violent? Oui, je puis refuser; oui, je puis parvenir, à force d'énergie dans la volonté, à ne pas me marier avec l'homme qu'il m'impose; mais l'existence, je le sens, ne serait plus possible dans la maison après une telle victoire. Ma mère et moi nous mourrions sous les mauvais traitements. Je ne voudrais pas faire mourir ma mère.

— Pauvre amie!

— Mais vous ne me conseillez pas!

— Non, je ne vous conseille pas, répéta Engelbert avec un regard plein d'une sombre désolation, et qui voulait dire: Si je vous conseillais, oseriez-vous faire ce que je vous dirais! Non! je n'aurais gagné que de découvrir toute l'étendue de votre faiblesse cachée sous votre exaltation.

— Ainsi vous voulez que je sois à cet homme?»

Le jeune artiste poussa un soupir, qui, en passant par toutes les voies douloureuses de son âme, prit le caractère d'un rugissement. Deux larmes longues et glacées s'étaient figées au coin de ses paupières, et son front s'était couvert de la décoration des Christ d'Albert Dürer.

« Manette! Manette! dit-il, nous étions si heureux hier!... »

Adorable illusion! adorables regrets! Leur bonheur d'hier était de se révéler l'un à l'autre par le rayonnement de deux lueurs incertaines; mais le cœur fait litière de tous les passés.

« Chut! interrompit Manette. Entendez-vous cette voix rauque et avinée?... C'est celle de l'homme que je dois épouser.

— Vous ne l'épouserez pas! dit Engelbert avec cette fermeté allemande qui est de granit.

— N'est-ce pas, mon ami?

— Jamais! »

Une seconde fois Manette tendit sa petite main à Engelbert, qui la pressa longtemps contre ses lèvres.

« Vous êtes bien décidée? demanda-t-il ensuite.

— A tout, même à la mort.

— Pas encore, reprit en souriant le jeune homme.

— Il faut d'abord vous suivre, allez-vous me dire. Quelle est la distance de cette branche à terre?

— Trente pieds environ.

— Aidez-moi, dit Manette en posant un genou résolu sur le bord de la croisée.

— Que voulez-vous faire?

— Descendre. Et nous fuirons, nous irons ensuite où vous voudrez... Nous marcherons, nous irons loin, bien loin, bien loin... »

Charmante imagination! Le courage, la résolution prenaient dans cette âme jeune et froissée les couleurs d'un conte de fée.

LÉON GOZLAN.

(La suite au prochain numéro.)

GAUSERIES.

* Une affaire d'empoisonnement va être portée prochainement devant les tribunaux de Paris!

Il faudrait remonter à Castaing et même à Locuste et à Canidie pour trouver l'exemple d'un crime aussi mystérieux que celui qui vient d'être commis à Paris, dans le quartier Mouffetard.

Le *Constitutionnel* nous a annoncé l'autre matin qu'une maîtresse chiffonnière vient d'être arrêtée sous l'inculpation d'avoir commis une tentative d'empoisonnement sur un animal domestique.

Là se bornent les renseignements que nous donne le *Constitutionnel*, peut-être a-t-il craint d'alarmer outre mesure les populations en entrant dans de plus grands détails, et le mystère dont le crime reste entouré n'a fait qu'ajouter à mon effroi.

Quel est cet animal domestique?

Est-ce un chien?

Un chat?

Un cheval?

Un perroquet?

Ou un rat?

De plus, quelle est la cause de cet empoisonnement?

Est-ce par suite de cupidité,

De méchanceté,

Ou de malpropreté?

Nous avons encore l'hypothèse d'une discussion politique, mais je ne puis un seul instant m'arrêter à la supposition qu'une femme se soit laissée aller à de semblables emportements par suite de politique, — à moins que ce ne soit une ancienne Vésuvienne qui ait eu affaire à un perroquet criant : Vive le rrrroi!

Le *Constitutionnel* me laisse encore un peu d'espoir, il parle seulement d'une tentative d'empoisonnement; il est possible que l'animal domestique en réchappe, surtout si c'est un rat, — les rats ont la vie dure.

Ce qui rend cet empoisonnement encore plus inconcevable, c'est que la coupable est, ainsi que nous le fait observer le *Constitutionnel*, une maîtresse chiffonnière.

C'est-à-dire une femme tenant un rang tout à fait distingué dans la société de la rue Mouffetard. Mais que voulez-vous, nous vivons dans un siècle où l'on doit s'attendre à tout.

Ce n'est pas sous Louis XV qu'on aurait vu une chiffonnière empoisonner un chat!

Je m'attends à ce que la coupable va essayer de mettre en avant une foule de mauvaises raisons pour se justifier, elle est même capable de prendre, si ses moyens le lui

permettent, un habile avocat qui plaidera les circonstances atténuantes avec des larmes dans la voix.

Je ne saurais trop engager la justice à fermer l'oreille à toutes ces phrases.

Assez et trop longtemps les animaux domestiques ont été victimes des hommes en général et des chiffonniers en particulier.

Le jour de la justice luit enfin pour les chiens et pour les matous.

On a conduit à la Conciergerie la chiffonnière de la rue Mouffetard, c'est bien ! — mais cela ne suffit pas ; je voudrais voir plonger également dans un cachot l'herboriste qui a confectionné la boulette chaticide.

Je dis l'herboriste parce que je me plais à croire qu'il n'existe pas dans tout le corps respectable des apothicaires parisiens un seul chimiste capable d'abuser à ce point de l'arsenic qui leur est confié par le gouvernement.

Ce n'est pas assez encore : je voudrais que la gendarmerie arrêtât en masse tous les sergents de ville de Paris.

Il n'est peut-être pas un de ces fonctionnaires qui n'ait, dans le courant de cet été, répandu sur la voie publique des boulettes empoisonnées, dont trois ou quatre mille caniches ont été victimes.

Il faut que la justice punisse indistinctement tous les coupables.

Tel est plus que jamais l'avis de Grotius, de Puffendorf et de M. Dupin.

LOUIS HUART.

* L'ambassadeur du Népal vient de partir, et le marchepied de la diligence Laffite et Caillard a été inondé de larmes, toutes les danseuses de la rue Lepelletier fondaient en eau.

— Vous m'étonnez... Et à quel propos ?

— Vous avez donc oublié les diverses apparitions du prince indien dans les coulisses de l'Opéra ?

— Je n'y pensais plus.

— Chacune des visites de l'ambassadeur a fait dix victimes.

— Autant que cela ?

— Peut-être même plus... l'administration de l'Opéra n'a pas encore osé en faire le dénombrement exact.

— Quel moyen employait donc cet étranger pour se faire ainsi aimer de toutes les danseuses ? Je n'ignorais pas que les Indiens savaient, au besoin, fasciner les serpents, mais je n'avais jamais entendu dire qu'ils eussent aussi le talent de fasciner les rats.

— L'ambassadeur avait une seule méthode : il disait à chaque jeune danseuse que jamais la femme ne lui était apparue sous un aspect aussi séduisant que sous la jupe en crinoline, et il offrait immédiatement son cœur et ses diamants, le tout livrable à son domicile.

— Mais comment ce prince indien pouvait-il tenir ces propos, puisqu'il ne savait pas un mot de français ?

— Il employait une pantomime vive et animée, à l'Opéra tout le monde comprend la pantomime, surtout lorsque, par gestes, on offre des diamants... De plus, Fariboussoul, son secrétaire intime, était toujours là pour compléter la phrase. Telle était la générosité du prince, qu'au besoin il aurait donné même Fariboussoul, si un jeune rat avait eu l'air de le désirer.

— Qu'aurait fait une danseuse de Fariboussoul ?

— Aussi pas une d'entre elles n'a songé à le demander ; elles préféraient généralement des diamants.

— Je partage leur manière de voir.

— Quand le prince a eu donné tous ses bijoux, toujours conjointement avec son cœur, il s'est mis à se dépouiller de ses cachemires, puis de ses soieries, puis enfin de ses babouches ; aussi s'est-il mis en route enveloppé d'une simple couverture de laine.

— Comme un Osage qui voyage ?

— Comme un simple Osage... Voilà où peut conduire la passion du ballet français. Que cet exemple serve de leçon aux autres princes indiens !

LOUIS HUART.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DE L'ODÉON. — Réouverture. — *Les Péchés de jeunesse*, drame en trois actes de M. Emile Souvestre. — Début de mademoiselle Bilhault. — Après quatre mois de fermeture le théâtre de l'Odéon vient de rouvrir ses portes au public du faubourg Saint-Germain et du quartier Latin.

L'éloge du nouveau directeur pourrait sembler suspect s'il ne venait uniquement que de notre plume, mais la sympathie générale avec laquelle a été accueillie parmi les écrivains et parmi les artistes la nomination de M. Altaroche a prouvé que ce n'était pas au *Charivari* seulement que cet homme de lettres avait su se créer de vives et durables amitiés.

Pressé par le temps, obligé tout à la fois de monter une pièce et d'organiser une troupe nouvelle, M. Altaroche a eu le bonheur de rencontrer en même temps plusieurs artistes fort bons et un drame d'un véritable mérite.

Les Péchés de jeunesse ont obtenu un immense succès de larmes, jamais, de mémoire de mouchoir, on n'avait autant pleuré à l'Odéon. — Excellente rosée et d'un fructueux augure : — au théâtre comme aux pompes funèbres, toutes les larmes sont de l'argent.

La pièce de M. Emile Souvestre est tirée d'un roman publié par le même auteur dans le feuilleton du *National*.

La fable en est bien simple, mais cette simplicité même ne fait qu'ajouter à l'intérêt de ce petit drame intime qui se passe entre quatre personnages.

Il s'agit d'un mari, d'un vieil amiral qui, après avoir été quelque peu mauvais sujet pendant qu'il naviguait, est revenu auprès de sa femme quand il y a été ramené par la goutte et par une pension de retraite.

L'amiral Rostang a deux enfants, mais, je dois vous l'avouer, l'un de ces enfants a pour véritable père le colonel Ramière.

L'amiral ne découvre le péché de jeunesse de sa femme que dix-huit ans après qu'il a été commis, et son premier mouvement est la vengeance. — Quel est le marin ou même tout simplement le mari qui oserait l'en blâmer ?

Puis les soins touchants de la jeune personne qu'il a été habitué à regarder comme sa fille venant à lui manquer, le pauvre amiral se sent si malheureux qu'il finit par faire un retour sur lui-même ; et au souvenir de ses anciens et propres péchés de jeunesse, il finit par pardonner à une femme qu'il avait eu le tort de livrer naguère à des abandons de trop long cours.

Les deux principaux rôles de ce drame sont joués avec beaucoup de talent par Bouchet et par madame Laurent. Ils ont ému profondément un public qui d'ordinaire est assez peu sensible.

Ces différentes scènes de famille, passablement tristes, comme vous le voyez, sont heureusement égayées par un personnage comique qui vient de temps en temps se jeter à travers ces pleurs. — C'est un jeune notaire qui a déjà été refusé dix-sept fois en mariage. — Ce rôle est fort plaisamment rendu par un jeune artiste, M. Tétard, que nous avions déjà apprécié dans une courte apparition qu'il avait faite, il y a un an, au théâtre du Vaudeville. — N'oublions pas madame Roger-Solié, charmante dans le rôle de la jeune fille, et MM. Moreau-Sainti, Roger et Tournier, qui ont tiré le meilleur parti possible des rôles plus effacés qui leur avaient été confiés. — Du reste, le public a rappelé tous les artistes, à la chute du rideau, et c'était justice.

Le spectacle avait commencé par *les Folies amoureuses*, pièce qui servait de début à mademoiselle Bilhault dans l'emploi des soubrettes. — Cette jeune et jolie artiste, qui sort du Conservatoire, où elle a obtenu un prix au dernier concours, a joué son rôle avec une verve ravissante, aussi son succès a-t-il été complet.

LOUIS HUART.



Explication du dernier Rébus.

Dans l'R é vole, U scie ON, il faute, A girouette, re dépassé.

(Dans les révolutions, il faut agir ou être dépassé.)

Enveloppes comiques. 12 enveloppes ornées de dessins comiques par T. Maurisset. Ces enveloppes ne sont bonnes que pour des lettres écrites dans l'intimité d'amitié : c'est une plaisanterie, un joujou fort amusant. Prix de la douzaine toute variée : 4 fr. 50.

Le Coloriste de la Fleur. Album à l'aide duquel on peut apprendre seul à colorier la fleur. Chaque feuille en noir est accompagnée d'un modèle colorié et de toutes les indications nécessaires pour qu'on puisse facilement copier ce coloris. Prix de l'Album colorié : 20 fr.

Ameublements parisiens, très-magnifique collection de tentures de lits et croisées, — de meubles riches et simples, — de chaises et fauteuils, etc., etc., puisés aux meilleures sources. 65 feuilles sont en vente; prix de la feuille, coloriée avec un soin tout exceptionnel : 4 fr.

Découpures. Sous le titre de *Découpures fantasmagoriques*, on trouve, chez Aubert, un cahier de dessins qui, découpés et placés entre une bougie et la muraille, forment des ombres fantasmagoriques très-curieuses. Ces découpsures sont un joujou fort amusant pour les soirées, à la campagne. Le cahier offre 43 découpsures, et ne se vend que 4 francs.

London illustrated news. Pour toutes les personnes qui connaissent la langue anglaise, il ne peut exister de publication plus agréable et intéressante que ce modèle des journaux illustrés. Le *London illustrated* paraît à Londres tous les samedis, — il est distribué à Paris tous les lundis. C'est un journal à la fois politique, littéraire et artistique : il contient plus de dessins qu'aucun journal français. Pour les personnes qui veulent se familiariser avec la langue anglaise, c'est une excellente occasion de lectures hebdomadaires. — On souscrit à Paris chez Aubert et C^{ie}, place de la Bourse. Prix, pour trois mois, à Paris, 9 fr. 50; — pour trois mois dans les départements, 10 f. 50. — Les abonnements partent du 1^{er} du mois.

J. de Barthélemy, 7, faubourg Poissonnière. Confection, Robes, Chapeaux, Coiffures et Bonnets.

Portraits d'après nature. Un artiste lithographe dessine les portraits d'après nature, sur pierre, en deux séances, et en livre 50 exemplaires imprimés sur beau papier vélin satiné, — le tout pour 50 francs les portraits d'hommes, et 60 francs les portraits de femmes. S'adresser chez Aubert, place de la Bourse.

Albums POUR LA Campagne. Aux personnes qui partent pour la campagne, nous rappellerons que rien ne vaut, pour amuser ses hôtes pendant les jours de pluie ou de froid, ces albums, ces recueils de croquis ou de caricatures, ces collections de costumes, de vues, ces ouvrages souvent très-gais, quelquefois sérieux, toujours amusants et marqués au cachet de l'esprit parisien, tels que les publie la maison Aubert, la seule qui ait fait de cette spécialité l'objet d'une exploitation importante. — On trouve dans les magasins de la place de la Bourse des albums de tout genre et de tout prix, jusqu'à la somme incroyable de cinquante centimes. — Les albums de 6 et 8 fr. présentent une fort grande variété, et l'on peut, moyennant une dépense de 30 ou 40 fr., se composer une collection bien suffisante pour amuser, pendant toute la saison, une société nombreuse.

Diorama en miniature. Six jolis sujets transparents qu'on arrange à sa volonté pour former des abat-jour de lampe. Ces dessins font réellement un petit effet de diorama. C'est un charmant passe-temps des soirées. Chaque feuille : 4 fr.

Galerie de l'industrie parisienne. Collection de dessins représentant différents objets de la fabrication parisienne, tels que *pendules, candélabres, métiers à broder, machines*, etc. Prix de la feuille en couleur : 4 fr.

Paris. — Typographie Plon frères, rue de Vauguard, 36.